

ment : tantôt elles portaient un jupon, à la fois diaphane et empesté, s'écartant démesurément des genoux ; tantôt un vêtement plaquant sur le corps avec une grâce et une désinvolture parfaites, à la façon de la prêtresse Toui, dont l'exquise statuette vient d'être acquise par le Louvre, ou de la dame Takouskit, au musée d'Athènes ; tantôt, enfin, des pagnes étriés, de l'effet le plus mesquin. L'ordinaire, leur costume était traide, hiératique, semblable à une gaine ; point n'était nécessaire de le dénouer ou de le rétrécir pour en faire l'enveloppe d'une momie.

Plus lourd encore était le costume des Assyriennes, des Chaldéennes, des Perses. Il conviendrait mieux aux boyards de l'empire de Russie qu'aux habitants du pays du soleil ; il n'y manquait que des fourrures.

Tous ces Orientaux, pour comble, abusaient des broderies ; celles-ci faisaient fureur sur les bords du Nil, aussi bien que sur ceux de l'Euphrate ou du Jourdain.

IV

Qui dit Orient dit lourdeur ; qui dit Grèce dit vivacité. Il était réservé aux Grecs d'inventer un costume à la fois commode et noble. Pour base, ils lui donnèrent une simple pièce d'étoffe de laine ou de fil, quelque chose comme le plaid des Ecossais. (Ces étoffes étaient, selon toute vraisemblance, fabriquées dans les gynécées.) Ils obtinrent ainsi un vêtement essentiellement drapé, tandis que celui des Orientaux, tout comme le costume moderne, est essentiellement façonné et ajusté. A l'aide de ce rectangle—qui n'a pas de forme par lui-même—hommes et femmes réalisèrent les combinaisons les plus variées, les plus imprévues ; il leur suffisait d'en modifier la dimension ou les proportions, de le plier ou de le doubler sur lui-même, d'y adapter des ceintures ou des agrafes, rendant plus fixes les points d'attache, pour reproduire des ajustements qui répondaient à toutes les exigences du goût et de la commodité.

Le costume grec forme un éternel thème à méditations et un éternel sujet d'admiration. Un savant conservateur du musée du Louvre, M. Heusy, dans un article du *Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts*, nous initie à son mécanisme, je devrais dire à ses mystères. Plus rien d'hiératique : c'est un rare mélange d'ampleur et de noblesse, de liberté et de tenue ; l'aisance et la beauté y sont telles que, les trouvant trop parfaites, nous finissons par leur dénier toute saveur.

La plus spirituelle et suave interprétation du costume grec nous est fournie par les terres cuites de Tanagra, chefs-d'œuvre de ces Boétiens si calomniés (IV-III siècles avant notre ère). Ces modestes productions en argile, destinées à être déposées dans les tombeaux, révèlent un art consommé. Les draperies y brillent par une variété incomparable. Tantôt elles suivent docilement les lignes du corps, tantôt elles les accentuent, à l'aide d'un pli qui se creuse, d'un pan qui flotte, d'une ceinture lâchement nouée. Telle d'entre ces divinités, avec sa robe à traîne, son châle élégamment jeté sur ses épaules, semble avoir vécu au milieu de nous. On croit l'avoir rencontrée, il y a quelque trente ou quarante ans, sur le boulevard des Italiens. Il y a d'ailleurs moins de finesse et d'esprit chez les coroplastes (mot à mot : les fabricants de poupées) de Myrina que chez ceux de Tanagra. Leurs héroïnes semblent des provinciales comparées à des Parisiennes.

Le costume grec nous fournit un autre enseignement

encore, qu'il y aurait de l'imprudence, de l'ingratitude, à négliger. Il nous apprend quelle utilité offrent, fût-ce en matière de toilette, les études du corps humain, ces études du nu, aujourd'hui honnies et conspuées par toute une école d'inconclaves. Un peintre de talent ne prononcerait-il pas naguère ces réquisitoires foudroyants : " Nous avons le nu dans toutes nos académies comme unique sujet d'étude, parce que les Grecs, il y a deux mille ans, vivant dans un pays chaud, à moitié nus (1), ont aimé le nu, et, en s'en inspirant, ont fait des merveilles... Partout existe cet enseignement unique du nu, cet enseignement grec est contraire à tout votre idéal (l'idéal américain)." Voilà qui est formel ; ma réplique ne le sera pas moins.

En rompant une lance en faveur des études qui ont fait la supériorité de l'art antique, de l'art italien, de notre art français, je n'ai qu'à emprunter nos armes à l'histoire même du costume. Qu'y voyons-nous, en parcourant des annales qui embrassent quelque huit mille ou dix mille ans ? C'est que les modes les plus parfaites sont celles qui ont le plus respecté ou le mieux accentué l'harmonie de la figure humaine ; par contre, les modes les plus laides sont celles qui ont exagéré telle ou telle partie du corps au détriment de l'ensemble. Un tel idéal de laideur, les manches à rigot—dernière conquête de notre civilisation—l'ont réalisé à souhait il y a trois ou quatre années à peine.

Si chaque grande couturière, chaque tailleur en renom, possédait, à côté du *Mannequin d'osier* immortalisé par Anatole France, un choix de statuettes grecques de la meilleure époque, ils se garderaient mieux de certains hiatus. Sans renoncer à nuancer et à innover — puisque telle est la loi inéluctable de notre société moderne — ils se trouveraient toujours ramenés à un canon primordial ; je veux dire à la nature interprétée par d'incomparables virtuoses, à la nature vue à travers le miroir le plus flatteur, à la nature sans laquelle—en fin de compte—il ne saurait y avoir ni ressemblance, ni vie, ni beauté. Supposiez, au contraire, une mode se greffant sur l'autre, sans le correctif inappréciable qui s'appelle l'étude du nu : nous retomberions de toute nécessité dans les extravagances du *costume de folie* : corsages étriés, manches rasant le sol, hennins monumentaux et souliers à la poulaine !

Ne quittons pas le costume grec sans signaler une contradiction flagrante entre la réalité et le témoignage des œuvres d'art. A ne consulter que les marbres, bronzes, ou terres cuites, on croirait que les femmes de l'antiquité classique ne portaient que des étoffes unies ; mais, en ce temps, comme au nôtre, les artistes usaient et abusaient de la convention. Quoique le costume grec fût démocratique par excellence, quoiqu'il imposât à toutes les classes de la société une coupe uniforme, il admettait plus d'un raffinement et savait faire la part au luxe où à la vanité. Plus d'une fois la broderie venait au secours de toilettes par trop rudimentaires ; pour rendre celles-ci plus brillantes, Minerve entraînait en lutte avec Arachné. Les compagnes de la *Lysistrata* d'Aristophane se montrent soigneusement fardées, parées avec recherche, vêtues de robes jaunes et chaussées de péribarides. Nous voilà loin de la noble simplicité des bas-reliefs du Parthéon, de l'incomparable procession des Panathénées !

Peut-être ces broderies étaient-elles ajoutées après coup sur les statues à l'aide de la peinture ; de là viendrait qu'elles ont disparu au cours des siècles. Mais ce n'est là qu'une hypothèse ; ce qui est certain, c'est que souvent